



Consultez les fiches de lecture de cet ouvrage
sur www.lesnouveauxauteurs.com

ROMAN FINALISTE GRAND PRIX FEMME ACTUELLE

Auteur : Sonia Rahal

Titre : In @ Out

Genre : Roman

EXTRAIT

In & Out

Sonia Rahal

« Nul n'à jamais écrit ou peint, sculpté, modelé, construit, inventé, que pour sortir en fait de l'enfer. »

Antonin Artaud

Ceci est un livre expérimental, il se nourrit de mondes parallèles, de fièvres et d'accalmies temporaires.

IN VITAM IMPENDERE VERO.

Chapitre 1

« Déjà mort et sitôt enterré ! Ils n'ont pas perdu de temps ! A l'enterrement, il y a peu de monde. Mes parents, Violaine, Sophia, Anna, quelques illustres amis et une poignée de collègues de bureau. Dans la petite église de quartier, l'ambiance est loin d'être électrique. J'aurais quand même imaginé une fin de vie plus rock'n'roll. Non pas que je sois une rock star mais mes frasques à répétition et ma course effrénée vers la déchéance auraient pu me valoir quelque reconnaissance publique. Si je n'étais pas qu'une âme en perdition vers un autre monde et un corps déjà désintégré, j'aurais bu un petit coup à ma santé. Je n'ai qu'un seul regret : celui de ne pas avoir pu prévoir cette mort pathétique que j'attendais avec grande joie afin de déguster un millésime 1962. Dans l'église les femmes sont tout de noir vêtues au premier rang, le visage contrit et l'œil larmoyant. Violaine fait grande impression avec son tailleur pantalon noir Isabelle Marant et gagnant aisément 10 centimètres juchée sur ses Louboutin. Anna, rachitique, dans sa robe en velours peau de pêche un peu râpée, semble ne même pas réaliser ce qu'il se passe. Finito bella... Ton si cher mari ne sera plus là pour t'ériger comme idole de ses jours. Je ne sais pas qui tu trouveras devant qui mettre ta nuisette affriolante qui ne m'excitait plus beaucoup. Mais je ne me fais pas de soucis pour toi, tu trouveras sûrement très vite un pigeon qui saura faire sécher tes fausses larmes. Sauras tu rester austère et digne dans ton rôle de veuve dans les mois qui viennent avant de dilapider allègrement les trois quart de l'héritage qui te reviennent ? Et il y a Sophia, qui elle s'est habillée rock'n'roll pour l'occasion sachant faire honneur à son père. Tignasse chiffonnée, mine de papier mouillé, regard entaché de khôl et de larmes et santiags éclaboussées de la rave de la veille. Les trois femmes de ma vie sont donc là, droites comme des nonnes devant l'Éternel, les mains tendues vers le Seigneur, psalmodiant quelque inutile prière, priant pour mon salut futur. Le prêtre, lui, congestionné dans sa soutane, semble avoir bu un petit verre de rouge de trop. Le visage bouffi et rougi, ses lunettes

rondes lui dégringolent sur le bout du nez et il peine à les rehausser, lisant difficilement un des passages de la Bible qu'il a choisi en mon honneur. Je souris en moi-même, me demandant ce qu'il leur est passé par la tête en organisant une messe. Moi Jude, qui a passé le plus clair de ma vie à douter des dogmes, à me perdre dans des quêtes absurdes, me voilà enfermé dans cette improbable boîte qu'Anna a mis trois heures à choisir, prisonnier d'un passé, évincé d'un futur. Je parcours le reste du cortège et j'entraperçois un homme qui se tient juste derrière Violaine. Sur de lui, bel homme, imposant et élégant, il doit être l'amant de Violaine. Je ne peux m'empêcher d'avoir un pincement au cœur en pensant que jamais plus je ne toucherais sa miraculeuse peau tandis qu'elle continuera encore de longues années à jouer à toutes sortes de jeux interdits. Il est d'ailleurs malin le bougre, d'une main alerte, le voilà qui effleure trivialement le postérieur tendu de Violaine qui ne peut réprimer un léger soubresaut de plaisir. Les joies de la chair sont donc définitivement closes pour moi désormais. Je me demande à quoi je pourrais m'occuper désormais. Si encore j'avais laissé quelque trace intemporelle de moi sur terre. Même pas. Je n'ai rien réalisé de grandiose. J'imagine toutes les vies dans lesquelles j'aurais pu me glisser avec facilité mais que j'ai refusé pour me consacrer à une vie sacrifiée au nom du cynisme. J'aurais pu être un de ces dandys écrivains qui publie un livre à l'année, j'aurais eu un enterrement en grande pompe à Saint Germain des Près, du beau monde aurait trinqué en mon illustre nom au Flore. J'aurais pu être un DJ underground et déjanté qui aurait pondu le tube du siècle, une espèce de ramassis de sons électroniques sans queue ni tête mais que les critiques auraient salué comme la crème de l'avant gardisme. J'aurais pu être peintre cubiste et répéter de toile en toile les mêmes névroses en les déclinant du bleu klein au bleu pétrole. Et si j'avais été un golden boy confortable exilé à Wall Street vivant à 20 000 dollars le mois, avec cinq ou six poules de luxe qui tournent dans mon lit king size ? Ou encore un psychanalyste guérisseur qui ferait de l'art-thérapie en se déchaînant avec ses patients ? Ou peut être un médecin humanitaire qui aurait parcouru le monde ma trousse de secours en bandoulière, bravant héroïquement les no mans lands de la terre ?

Je n'ai rien été de tout cela. Je n'ai même pas été un bon père. Encore moins un bon mari. A la rigueur j'ai été un enfant agréable. Je n'ai jamais voulu rentrer dans le jeu. Je n'ai jamais souhaité circonscrire ma vie à un rôle. J'ai désespérément pris le contre-pied de ce que j'étais. Aurais je des regrets ? Sûrement pas. Je me suis appliqué à être médiocre. J'ai poursuivi mon œuvre d'imperfection avec beaucoup d'application et de rigueur. Je me suis auto-puni de tous les écarts de bonté que j'avais pu faire. En détruisant ceux que j'aimais, je me détruisais tout entier, ne leur donnant jamais la possibilité de voir qu'il s'agissait d'un plan. J'ai fait de ma vie un opprobre, une honte pathétique et sordide, un mirage. J'ai été le meilleur de tous les acteurs. Vous avez cru aveuglement à ma folie, à ma vileté. Vous avez cru à mes yeux vitreux qui ne laissaient transparaître ni rage ni désir. Vous m'avez souvent détesté et j'ai su susciter du dégoût en vous. Je connais tous les rouages de l'être humain et j'ai su parfaire le portrait du loser qui vous renvoie une image tellement piteuse de vous-même que vous m'avez haï. Peut être toi aussi lecteur me hais tu déjà ?

Il n'y a que toi Violaine qui a vu l'enfant sous ce sale masque qui me collait à la peau et qui l'aima comme jamais personne ne le fit. »

Il y a de ça quelques années j'apercevais du monde juste un bout de ciel bleu et les jupes de ma mère. Je n'ai que de rares souvenirs de mon enfance, mais je me rappelle être dans cette poussette, loin de toute fébrilité, parfaitement serein, mon petit bras au dessus de ma tête, les orteils à l'air, un petit bob bleu et blanc sur ma fontanelle.

Ma mère me baladait dans les rues, s'arrêtant ça et là dans les boulangeries, me faisant saliver devant les vitrines où siégeaient les tendres douceurs de ma convoitise, éclairs au chocolat moelleux, fourrés au miel et aux amandes, pralinages à la fleur d'oranger, fondants aux brisures de chocolat....Mes yeux, qui n'étaient plus que deux billes en orbite faisaient des signaux secrets à la pâtissière qui m'en glissait discrètement un dans la main.

J'étais un gros bébé. J'entendais ma mère qui disait à la marchande : « Jude est trop gros, il est rose et tendre comme un petit cochon. » Et un peu plus loin dans la conversation, sitôt qu'elle rencontrait une voisine de palier, ou la fleuriste du quartier elle reprenait de plus belle, s'attaquant à mon cas insolvable : « Il ne parle jamais, il est là, assis et nous regarde, sa sœur et moi, jouer et rire, avec un air interrogateur et hautain. »

Contrairement à ce qu'elle pouvait croire, loin de moi l'envie de les jauger. Le monde restreint qui m'était offert à cette époque me semblait si étrange et par là même si étranger que je ne pouvais qu'en être spectateur.

Aujourd'hui, la vie est derrière moi et je suis au dessus de ma tombe ou plutôt je suis dans ma tombe. Tout dépend de quel point de vue on se place. Mon corps- ou du moins ce qu'il en reste- est quelque part entre les vers et les escargots, à mordre la poussière. Ma chair est mélangée à la terre, la mort m'a soufflé dans le cou un baiser venimeux un de ces matins au bout de la vie.

Moi, Je, Ego, Jude, l'étranger, le beau gosse, l'amant, le père indigne, le mari ingrat, l'écrivain raté, le monstre d'égoïsme, le tombeur de ses dames, le fraudeur, le menteur, le faux jeton, le rien-du-tout, le-plus-que tout, ce moi que je n'ai jamais su définir car trop multiple est là. Entre vous, vous qui êtes à mon enterrement et pleurez, vous qui vous réjouissez du départ de ce fouteur de merde, je suis là, je flotte parmi vous, je me ballade, pas moins étranger qu'il y a soixante ans, ni plus ni moins présent. Je suis toujours là, même après ma mort je n'arrive même pas à ne plus *être* là, mais je suis toujours égal à moi-même : absent.

Toujours sous tes jupes, maman, qui es en train de pleurer la disparition d'un fils qui n'en fut pas un, je vois encore ce petit coin de ciel bleu mais cette fois je me dis « merde, tu as tout raté. »

Tout commença quand je compris que la vie n'était qu'une vaste blague et que faute de l'écourter, il valait mieux la traverser le plus proprement possible sans trop se salir, il ne m'était pas utile de la charger de pathétique et de ridicule, les autres le feraient assez bien pour moi. J'ai 15 ans. Je rentre

Copyright 2008 Editions Les Nouveaux Auteurs . Tous droits réservés

dans le vif de la vie avec cette conscience aigüe de la dérision, de la vacuité de nos existences et de son insoutenable manque de piquant.

Benny et Joon sont mes géniteurs. Des gens qui auraient pu être mes parents si ils ne s'étaient pas foutus en l'air peu de temps après ma naissance dans un grand élan post beatnik. Ils ne m'ont rien laissé de leur fièvre ni de leur élan. Ils ont cru marquer leur époque, mais ils n'ont fait que perpétrer l'acte humain le plus stupide et le plus vaniteux : le suicide. Dans le suicide, le rapport coût bénéfice est nul mais certains sont assez prétentieux pour croire pouvoir dompter la mort en l'anticipant. Je n'ai d'eux ni regrets ni souvenirs. Mais malgré eux ils ont marqué de leur choix leur progéniture par un trait qu'ils ont involontairement enfanté : le cynisme.

Savoir que ses géniteurs sont morts dans ce « gigantesque élan de vie et d'humanité » -dixit les paroles de ma mère adoptive- peut donner lieu à deux attitudes : Se référer sans cesse à cet acte extraordinaire, en faire le panégyrique et s'ancrer dans la perpétuation d'un modèle erroné et stérile, ou bien , tirer humblement des leçons de la bêtise humaine et s'investir dans une vie dépourvue d'excentricités, lavée de toute quête effrénée du Vrai et du Beau, stérilisée, en un mot ÉPURÉE.

C'est ce que je choisis de faire.

...